

ble que depuis trois jours la maladie le retenait au lit et l'empêchait ainsi de s'occuper efficacement du soin de réunir les fonds nécessaires. La tristesse s'empara de lui, et il ne put cacher longtemps ses craintes bien fondées. José instruit de tout, n'osa lui communiquer son projet; mais quand l'échéance du billet fut venue, il paya de ses propres deniers de cinq cents francs, sacrifiant sans regrets à son bienfaiteur tout le produit de ses économies de deux années.

Le même jour, au soir, M. Deligny, surpris de ne voir paraître aucun créancier, s'informait à José si personne ne s'était présenté. Celui-ci, ne pouvant plus se taire, confessa, avec crainte, qu'il avait reçu et acquitté le billet.

— J'avais, ajouta-t-il, quelques richesses que je tenais de votre libéralité, j'ai osé en faire un semblable usage, sans vous prévenir, de peur d'un refus de votre part.

— Certainement, répondit M. Deligny, j'eusse fait difficulté de te priver un instant de ce que tu possédais; mais, puisque tu as suivi la noble impulsion de ton cœur, je dois te savoir gré de ton action, et bientôt je te donnerai un gage de ma gratitude.

En effet, la récompense ne fut pas longtemps attendue : le trésor du jeune Savoyard se trouva,

huit jours après, augmenté de cinq cents francs par la générosité de M. Deligny.

Sur ces entrefaites, ce bon maître gagna son procès. N'ayant plus rien qui le retint à Paris, il se sépara de José, auquel il fit encore un présent d'argent, et partit pour Londres, qu'il désirait visiter avant de rejoindre sa famille. Sans doute, le héros de notre histoire va enfin retourner à Isola, où il est impatiemment désiré depuis qu'il a écrit à ses amis que son intention n'était pas de se fixer à Paris. Déjà ses préparatifs sont terminés; ses adieux ont été portés à droite et à gauche; il se dispose à se mettre en route, lorsque pour son malheur il rencontre un ami qui, actif, laborieux comme lui, rêvait aux moyens de devenir riche à confondre toute la Savoie.

— Quoi! lui dit-il avec force, tu quittes ainsi le lieu de nos triomphes? Tu pars à pied, la vielle au côté, Médor à ta suite, tandis que tout commence à sourire! Tu fuis la fortune quand elle est à tes ordres, quand ses mains sont pleines de faveurs? N'est-il pas juste que nous séparions nos malheurs passés? Imitons nos compatriotes qui par leur industrie ont acquis d'éclatantes richesses. Ce que nous amassons est moins pour nous que pour nos parents, et notre bonheur, ce me semble, consiste